



• PHOTOGRAPHIE

Entre les photographes Nan Goldin et David Armstrong, une amitié à toutes épreuves

Par Clément Ghys

Publié aujourd'hui à 06h00

Lecture 13 min.

Article réservé aux abonnés

Offrir l'article

Lire plus tard

RÉCIT | Inséparables depuis leur rencontre, adolescents, à Boston, Nan Goldin et David Armstrong ont documenté l'underground new-yorkais à partir de la fin des années 1970. Traversant ensemble les addictions et les ravages du sida, ils ont gardé une relation artistique intense jusqu'à la mort d'Armstrong, en 2014. Cet été, ils sont exposés aux Rencontres de la photographie et à la Fondation LUMA, à Arles.

C'est un paradis de sable et d'herbes folles tout au bout du monde, avec des petites cabanes de bois, comme sorties d'un conte de fées. La bourgade de Provincetown, à l'extrémité du cap Cod, dans le Massachusetts, se mérite. Depuis Boston, il faut prendre un ferry qui navigue sur une mer houleuse ou emprunter





la route qui serpente sur la presqu'île. Alors, quand on y est, on y reste. Surtout quand on n'a pas un sou et que tout votre entourage est sur place.

En ce début des années 1970, ils sont quelques-uns à y passer de longs mois. Certains sèchent les cours de leur école d'art à Boston, d'autres n'ont pas grand-chose à faire ailleurs. Ils filment leurs pique-niques à la plage en super-huit, prennent des photos. Les amants de la veille deviennent les modèles du lendemain. C'est le temps des expérimentations, sexuelles, artistiques.

Deux amis, Nan Goldin et David Armstrong, sont là, sur cette « *terre de la liberté* », se souvient, contactée par visio, la photographe de 71 ans, à New York, à la mi-juin. Elle est serveuse dans un bar lesbien, vend des hot dogs dans une guérite. Lui est d'une beauté foudroyante et séduit de nombreux hommes de passage. Ils ont acheté une machine pour personnaliser des badges qu'ils proposent aux passants.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ



Ils en sont persuadés, un jour, ils seront photographes. Ils iront à New York. Ils n'auront plus à subir les regards désapprobateurs de cette Amérique réactionnaire qui les déteste. Un jour, ils vivront comme ils le désirent. Ils ne savent pas que le chemin sera pavé d'épreuves : sida, addictions, dépression, mort de leurs amis... Cent fois, ils tomberont. Cent fois, ils se relèveront. Jusqu'à ce 26 octobre 2014, où David Armstrong a succombé à un cancer du foie à Los Angeles. Il avait 60 ans. Et Nan Goldin s'est retrouvée sans son plus vieil ami.

« David projetait sa lumière sur vous »

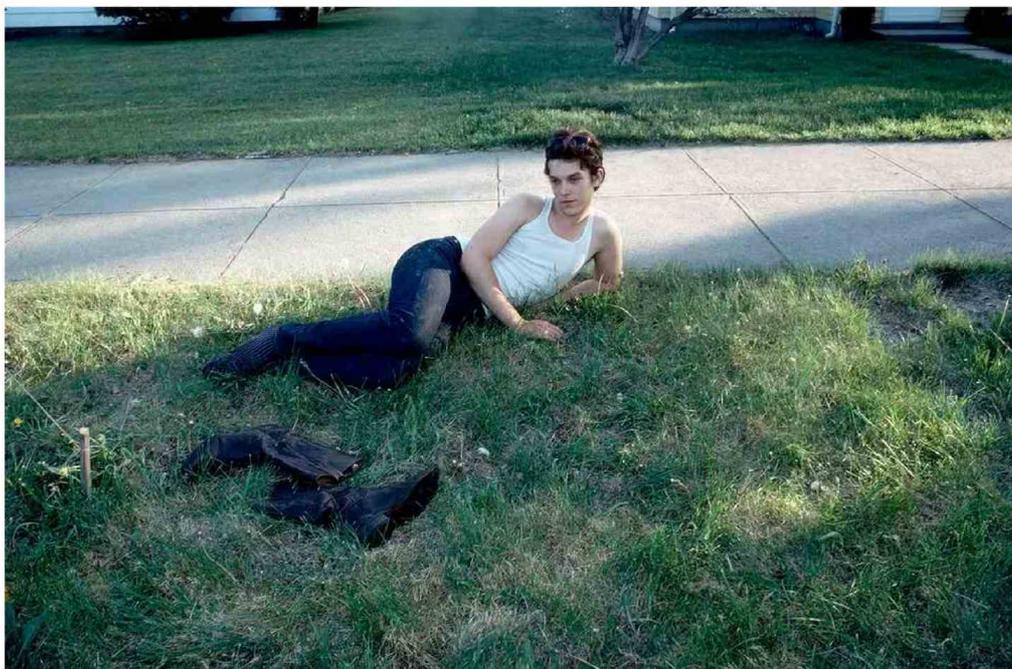
Cet été, leurs images se croisent à Arles (Bouches-du-Rhône). La Fondation LUMA consacre une vaste rétrospective au travail de David Armstrong entre 1974 et 1996, rarement exposé. « *L'œuvre est d'une profondeur et d'une variété rares,* estime le cocommissaire d'exposition Matthieu Humery. *On y trouve 80 portraits, de ses amis, de jeunes hommes qu'il trouvait beaux, des paysages, des*



images de New York, notamment de la série "Night and Day", et 300 planches-contacts. » Plusieurs photographies représentant Nan Goldin y figurent.

Quant à elle, elle recevra le 8 juillet le prix Kering Women in Motion pour la photographie, succédant, entre autres, à Susan Meiselas, Sabine Weiss ou Babette Mangolte. A cette occasion, elle présentera le jour même *Memory Lost*, diaporama sur une vie marquée par l'addiction, au Théâtre antique d'Arles. Et jusqu'au 5 octobre, à l'église Saint-Blaise, elle expose *Syndrome de Stendhal*. Encore un diaporama, tout aussi bouleversant, où elle met en lien ses images avec des photographies d'œuvres de musées classiques, l'idée étant née d'une carte blanche que lui avait offerte le Louvre en 2010.

« *Dans toutes ces peintures, j'avais vu les visages de mes amis, leurs corps, leur beauté, leur fierté.* » *Syndrome de Stendhal* est une relecture des *Métamorphoses*, d'Ovide, et les portraits de ses amis sont associés aux personnages mythiques. Orphée est David Armstrong (en parallèle d'une photo de Simon, le neveu de Nan Goldin). « *Il y a une douceur et une musique associées au héros grec. Tous ceux qui rencontraient David tombaient amoureux de lui. Il projetait sa lumière sur vous, vous naissiez grâce à elle.* »



David Armstrong, dans les années 1970. Cette image apparaît dans le diaporama de Nan Goldin «*Syndrome de Stendhal*» (2024). NAN GOLDIN

« *C'est très émouvant de les voir réunis* », assure le galeriste Kamel Mennour, qui a travaillé avec David Armstrong. Et le marchand d'art de paraphraser La Boétie : « *Parce que c'était lui, parce que c'était elle.* » « *Il y avait entre eux une amitié amoureuse* », se remémore le galeriste Yvon Lambert, l'une des plus importantes





figures de l'art contemporain hexagonal et le premier à avoir exposé Nan Goldin en France. Leur relation était passionnée, orageuse, intense. Ils se disputaient puis renouaient, à jamais associés l'un à l'autre. Unis par une de ces amitiés qui marquèrent la contre-culture américaine, comme celle entre la chanteuse Patti Smith et le photographe Robert Mapplethorpe, que la première décrit dans *Just Kids* (Denoël, 2010). « *On ne s'est jamais quittés* », dit Nan Goldin.

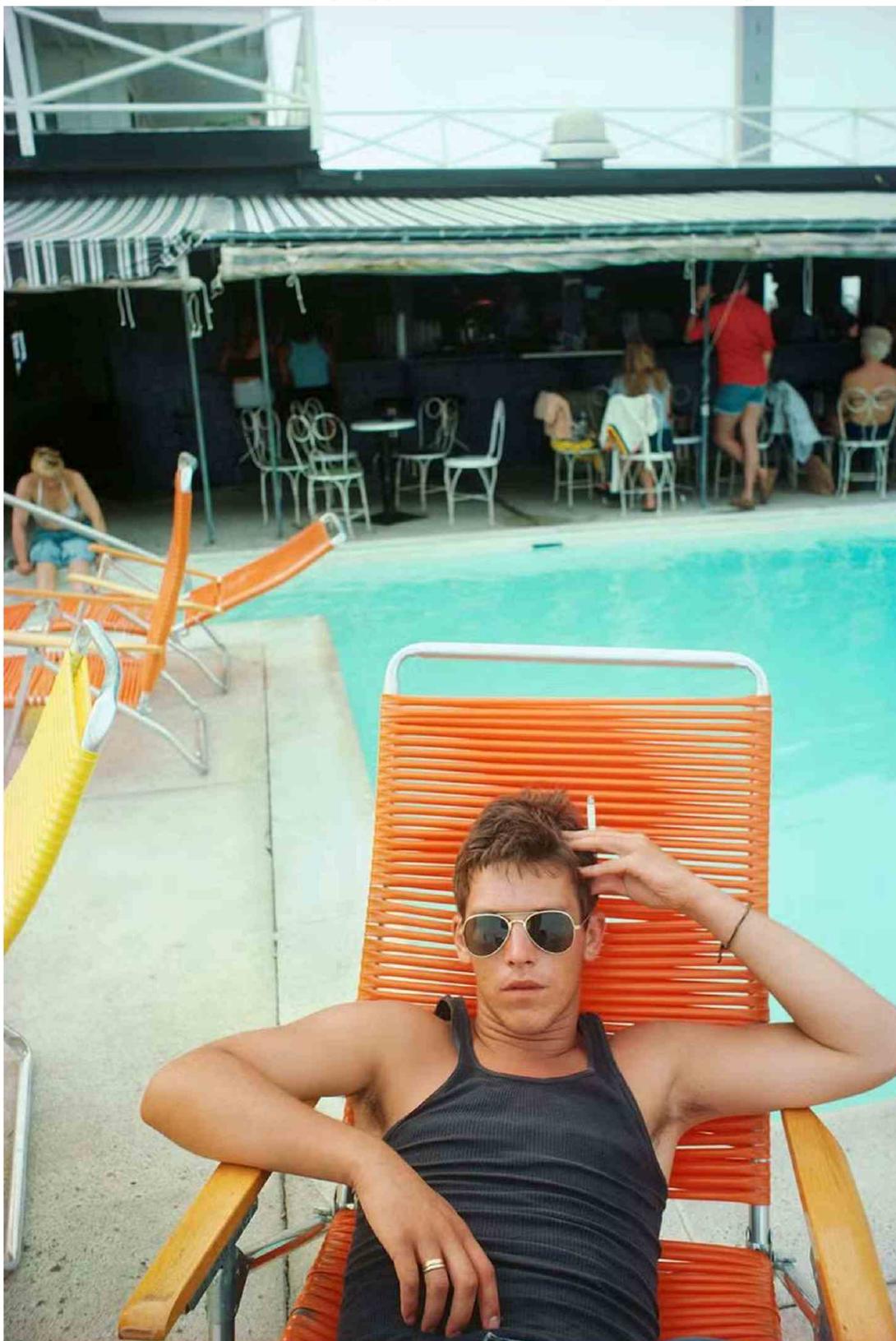
Deux adolescents exsangues

Ils se rencontrent dans un lycée alternatif de Lincoln, Massachusetts, où ils échouent après un parcours scolaire chaotique. Adolescents, ils sont déjà exsangues. Lui a souffert d'homophobie. Enfant, elle a vu sa sœur aînée sombrer dans la dépression, être internée dans des hôpitaux psychiatriques, et finalement se suicider – un drame qui a hanté toute son œuvre.

Ils s'adressent la parole pour la première fois alors qu'ils sont en train de voler à l'étalage d'une épicerie. Ils se lient très vite. Elle s'appelle Nancy, il la rebaptise « Nan », surnom qu'elle gardera. Une nuit où ils dorment dans la même chambre, elle se jette sur lui. Devant son refus, elle lui demande s'il préfère les hommes. Il acquiesce et fait ainsi son coming out.

Au début des années 1970, ils s'inscrivent à la School of the Museum of Fine Arts, à Boston, puis s'installent à New York à la fin de la décennie. Dans les années 1980, le sida et l'héroïne ravagent leur communauté. Ils souffrent d'addiction, aux drogues, à l'alcool, repartent à Boston pour se soigner. Ils vivent ensemble à Berlin. Nan Goldin reste en Europe, lui retourne aux Etats-Unis. Il s'installe à Brooklyn dans une vieille maison ouverte aux chats errants et aux jolis garçons de passage, puis dans le nord de l'Etat. Elle revient en Amérique l'année précédant la mort de son ami.





David Armstrong à la piscine du Back Room, à Provincetown (Massachusetts), en 1976, par Nan Goldin. NAN GOLDIN





Nan Goldin, à Provincetown (Massachusetts), à la fin des années 1970, par David Armstrong. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ESTATE DE DAVID ARMSTRONG

Deux vies qui se croisent avec des dizaines d'amis, de drames, de moments de joie partagés. Mais deux œuvres bien distinctes. Ils le démontreront en cosignant un beau livre en 1994, *A Double Life* (Scalo). On y voit les mêmes lieux et modèles, saisis différemment. Selon la critique d'art Elisabeth Lebovici, « *il n'y a pas d'art sans dialogue. Ils en sont la preuve* ». Dans son ouvrage *Ce que le sida m'a fait. Art et activisme à la fin du XX^e siècle* (Les Presses du réel, 2017), la même Elisabeth Lebovici consacre un texte, l'un des plus beaux, à la photographe, où elle décrit ses centaines d'images, prises à New York, Berlin, Boston, Paris ou Naples, représentant ses amis, amants et maîtresses.

« Se regarder dans le miroir. Etre au lit. Etre seul. Etre ensemble. Etre prête à sortir. Traîner dans un bar. Discuter. Se souler. Se défoncer. Dormir. Pleurer. S'étreindre.





S'embrasser. Mourir. Les actions, les sentiments, les jouissances ou les relâchements qui occupent les images ne relèvent ni de l'activité professionnelle, ni de la vie publique ponctuant l'emploi du temps d'une société : pas d'école, pas de centre commercial, pas de travail, pas de métro. Ni docteurs, ni professeurs. »

Vérité sans fard de l'une, classicisme de l'autre

L'autrice Lucy Sante, grande connaisseuse de l'underground new-yorkais, se souvient encore des projections, au début des années 1980, du chef-d'œuvre de Nan Goldin, *The Ballad of Sexual Dependency* (« La ballade de la dépendance sexuelle »), diaporama dont le nom est tiré d'une chanson de *L'Opéra de quat'sous* et où les images défilent à la manière d'un journal intime. Rendez-vous était donné dans un espace du sud de Manhattan. « *Nan arrivait, lumineuse, toujours en retard, avec des sacs en plastique remplis de diapositives.* » La projection démarrait.

La voix de Nico dans le premier album du Velvet Underground résonnait à travers le morceau *I'll Be Your Mirror* : « *J'ai du mal à croire que tu ne connais pas/Ta beauté/Mais si tu ne la connais pas, laisse-moi être tes yeux/Une main dans tes ténèbres, pour que tu n'aies pas peur.* » On entendait aussi Charles Aznavour, Petula Clark, Maria Callas... « *Le public sanglotait*, poursuit Lucy Sante. *Enfin, il se voyait représenté.* » La photographe Diane Arbus et quelques autres avaient montré des marginaux, mais, pour la première fois, l'une d'entre eux était derrière l'objectif, sans surplomb.

Lire le récit : [La ballade chaotique de Nan Goldin à Arles](#)

Christophe Wiesner, à la tête des Rencontres d'Arles, estime que le travail des deux amis est lié par « *une obsession de l'intime, sans artifices* ». Le plasticien Wade Guyton, proche de David Armstrong, qui supervise désormais la mémoire de son œuvre et assure le cocommissariat de l'exposition arlésienne, souligne néanmoins « *le classicisme de ses images, leur esprit vaporeux* ». Les jeunes hommes qu'aimait Armstrong étaient souvent grands, le visage doux, d'une perfection plastique.

La vérité sans fard de Nan Goldin tranche avec les flous et les compositions élaborées de David Armstrong. L'acteur allemand Clemens Schick, intime de la première, qui, dans *Syndrome de Stendhal*, l'identifie à Narcisse, raconte qu'elle « *est toujours avec son appareil, du réveil au coucher* ». Il a posé une fois pour David Armstrong. « *Cela n'avait rien à voir. Il vous donnait rendez-vous, discutait de l'image qu'il voulait faire.* »





George dans l'eau, Provincetown (Massachusetts), 1977, par David Armstrong. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ESTATE DE DAVID ARMSTRONG

En vivant avec son appareil, en étant toujours là, au côté de ses modèles du matin au soir, Nan Goldin parvient à saisir un tel degré d'intimité qu'elle peut produire des centaines d'images en quelques jours. David Armstrong l'aide à choisir. « *Il a été mes yeux pendant des années. Il était surdoué pour cela.* » Ses portraits à lui sont posés, classiques, variant peu entre chaque prise. Elle sourit : « *J'ai essayé d'éditer son travail, mais je n'arrivais pas à voir les différences entre les clichés.* » Elle l'aide d'une autre manière. Dévasté par son alcoolisme, il quitte New York pour partir se désintoxiquer à Boston. Elle le suivra trois ans plus tard pour les mêmes raisons. Ils vivent ensemble. Il ne travaille plus, elle le pousse à remettre le pied à l'étrier. « *Je lui donnais des missions. Il fallait qu'il sorte et prenne des photographies, et il devait me les montrer ensuite.* »

Etudiants à Boston, ils arpentent les musées

Elle a du succès, lui moins. Yvon Lambert se remémore l'insistance avec laquelle elle avait demandé qu'il expose David Armstrong en même temps qu'elle. Il n'était pas particulièrement touché par son travail, mais l'a fait « *pour Nan* ». Elle souffle son nom à des galeries de premier plan. En 2009, à l'occasion du quarantième anniversaire des Rencontres d'Arles, le directeur d'alors, François Hébel, invite Nan Goldin. Elle accepte, se souvient-il, « *à condition d'organiser des expositions d'artistes qu'elle aimait, dont David Armstrong* ».

Celui-ci présente un fatras de tirages, certains empilés, d'autres scotchés aux murs, parfois à l'envers. Wade Guyton sourit de l'état dans lequel il avait laissé



ses archives : « *Certains négatifs avaient pourri, des tirages étaient gonflés par l'humidité.* » Clemens Schick évoque un réveillon de Noël chez David Armstrong où les braises de la cheminée avaient enflammé des photographies de sa collection...

Selon Matthieu Humery, « *derrière tout ce chaos, cette marge, il y a chez eux un réel lien avec l'histoire de l'art.* ». Jeunes étudiants à Boston, les deux amis arpentaient les salles du Musée Isabella Stewart Gardner, sorte de *palazzo* vénitien qu'une riche excentrique avait installé dans la ville, ainsi que le Musée des beaux-arts, à laquelle leur école était attachée.



David et Lisa, à l'école des Beaux-Arts de Boston, au milieu des années 1970, par Nan Goldin. NAN GOLDIN/AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ESTATE DE DAVID ARMSTRONG





Au début des années 1970, la School of the Museum of Fine Arts n'est pas une institution comme les autres. Jim Dow, alors professeur, évoque une « *ambiance unique* » : « *Il n'y avait pas de concours d'entrée, tout le monde était accueilli. Se mêlaient d'anciens soldats, des repris de justice, des enfants perdus. Et même une ancienne hôtesse de l'air qui avait vécu tellement d'accidents de vol qu'elle considérait l'art comme sa thérapie.* »

David Armstrong s'est inscrit aux cours de dessin et de peinture, mais, s'esclaffe Nan Goldin, « *il a vite rejoint le département de photographie parce que les gamins cool y étaient, l'enseignement était formidable. On étudiait l'histoire de la photographie et du cinéma, mais on apprenait aussi à travailler dans la chambre noire. Nous échangeons sur nos travaux respectifs. Le reste du temps, on traînait. On partait en road trip avec les professeurs, on buvait beaucoup* », raconte-t-elle.

Une vie à la marge

Boston, la ville des Kennedy, de la grande bourgeoisie de la Nouvelle-Angleterre, est alors également celle de l'extrême pauvreté de la communauté noire. Les élèves de la School of the Museum of Fine Arts vivent à la marge, logent les uns chez les autres. Nan Goldin et David Armstrong fréquentent des travestis et des transgenres qui, pour ne pas se faire agresser, ne sortent que le soir. Dans les friperies, ils trouvent pour quelques dollars des robes des années 1920, s'habillent comme des stars de l'âge d'or d'Hollywood. Les deux amis prennent des photos de ce monde-là, jamais montré avec une telle douceur. Ils ne sont pas les seuls.

La School of the Museum of Fine Arts est à l'époque fréquentée par des artistes en herbe qui marqueront l'histoire de la photographie : Philip-Lorca diCorcia, Mark Morrisroe... Passe souvent Jack Pierson, autre surdoué de l'image. Avec Nan Goldin et David Armstrong, ces plasticiens seront baptisés les « Boston Five », une étiquette sans vraiment de sens : leurs travaux étaient très différents et d'autres plasticiens (Gail Thacker, Tabboo!...) étaient aussi présents.





Max, Muffy et Peter, Provincetown (Massachusetts), fin des années 1970, par David Armstrong. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ESTATE DE DAVID ARMSTRONG

La Polaroid Corporation, basée dans le Massachusetts, invente sans cesse de nouveaux appareils et a coutume de les donner aux étudiants en art de la ville. « *Cela a vraiment libéré leur pratique, assure la commissaire d'exposition Leah Triplett Harrington, spécialiste de la photographie. Ils pouvaient réaliser leurs propres images presque gratuitement.* » Surtout, ils discutent sans cesse. « *Ils n'étaient pas dans la tentaculaire New York, mais à Boston, beaucoup plus petite, rappelle Elisabeth Lebovici. Ils vivaient loin du cœur du réacteur qui aurait pu les avaler, à sa marge. Là, ils pouvaient tout tenter, faire des erreurs, affûter leur signature.* »





« Tous les soirs dans les bars de Boston, on se demandait les uns les autres : “Quand est-ce que tu déménages à New York ?”, raconte Nan Goldin. C’était le rêve. Là où on fuyait l’Amérique. » Le rêve sera aussi doux que cruel. Dans l’effervescence de Manhattan, les deux amis trouvent leurs semblables. Comme Cookie Mueller. L’actrice et autrice au regard de braise est une star de l’underground. Ils l’avaient rencontrée à Provincetown, elle devient leur modèle. La ville est violente, sale, dangereuse. Ils n’ont pas d’argent. Des jeunes galeristes les exposent. Les carrières sont lancées.

Nan Goldin et David Armstrong, dans les années 1980. NAN GOLDIN





Cookie Mueller, à New York, 1977, par David Armstrong.

David et Daniel, au Mudd Club, New York, 1979, par Nan Goldin. NAN GOLDIN

Mais très vite, le ciel s'assombrit. L'Amérique prépare sa révolution conservatrice. Ronald Reagan s'installe à la Maison Blanche en 1981. La drogue fait des ravages. Des amis meurent, mystérieusement. En 1983, la découverte du VIH explique rétrospectivement ces décès. Amants et proches disparaissent, dont le compagnon de David Armstrong. « *Dès 1987, tout avait changé. Le sida était partout, se souvient Nan Goldin. Nous étions impuissants, priant pour qu'un docteur trouve un remède, que quelqu'un nous aide.* » L'artiste marginale se politise. Et David Armstrong ? « *Il n'a jamais été intéressé par la politique* », explique-t-elle.

Contre la crise des opioïdes

En novembre 1989, à l'Artists Space, une galerie alternative du quartier de TriBeCa, elle organise l'exposition « *Witnesses : Against Our Vanishing* » (« *Témoins : contre notre disparition* »). Elle y présente des œuvres consacrées à l'épidémie signées de plasticiens importants. Certains, comme Peter Hujar, Mark Morrisroe ou Vittorio Scarpati viennent de mourir.

Cookie Mueller s'éteint quelques jours avant le vernissage. Dans le catalogue, l'artiste David Wojnarowicz, membre du groupe Act Up et qui décédera en 1992, signe un texte dénonçant l'inaction meurtrière du gouvernement. L'exposition ayant touché une subvention publique, les médias conservateurs provoquent une vive polémique.





Nan Goldin ne s'arrêtera pas. Comme le décrit le documentaire *Toute la beauté et le sang versé* (2022), de Laura Poitras, Lion d'or à la Mostra de Venise, elle se lance dès la fin des années 2010 dans une campagne médiatique contre la crise des opioïdes, responsable de la mort de 645 000 Américains entre 1999 et 2021. Dans son viseur, la famille Sackler, propriétaire de Purdue Pharma, le laboratoire qui produit l'OxyContin, médicament dont elle a été elle-même dépendante, et mécène de nombreux musées.

Avec d'autres militants, elle dénonce la manière dont la dynastie industrielle utilise l'art pour s'acheter une bonne réputation. Ils multiplient les actions coups de poing au Metropolitan Museum of Art et au Guggenheim, à New York, au Louvre, à Paris, à la Tate Britain et au Victoria and Albert Museum, à Londres.

En 2023, après la riposte de l'armée israélienne aux massacres perpétrés par le Hamas le 7 octobre, elle est signataire d'une lettre ouverte dans le magazine *Artforum* dénonçant la situation à Gaza, tribune qui ne mentionne pas le groupe terroriste ni les morts et otages de l'Etat hébreu. Devant la vive polémique déclenchée par le texte, une mise à jour évoquera les victimes israéliennes.

Elle participe à de nombreuses manifestations, refuse de travailler avec le *New York Times*, qu'elle accuse d'être pro-israélien. En novembre 2024, lors de l'inauguration de sa rétrospective « *This Will Not End Well* » (« Ça va mal finir ») à la Neue Nationalgalerie, à Berlin, elle se lance dans un discours contre ce qu'elle qualifie de « génocide à Gaza et au Liban », la « complicité » du gouvernement allemand et compare les événements actuels aux pogroms russes auxquels ses grands-parents avaient échappé.

« Ma tribu est morte »

Elle ne va plus à Provincetown. Toujours très fréquentée par la communauté gay, la ville est devenue une bourgade aisée, avec maisons d'hôte, boutiques de luxe et de décoration. Les artistes en herbe n'ont plus les moyens d'y vivre la bohème. Mais les étudiants que croise Darin Murphy, membre du corps enseignant, dans les couloirs de la School of the Museum of Fine Arts ont, assure-t-il, « cette même soif de liberté, d'absolu. Ils ont conscience de ceux qui les ont précédés ».

Depuis la réélection de Donald Trump, les diverses avancées (sur l'avortement, sur le mariage gay et lesbien, sur les droits des personnes transgenres...) sont mises en péril. A Boston, ville voisine de Cambridge, où est installée l'université Harvard, objet d'attaques continues de la Maison Blanche, Darin Murphy voit « une solidarité se créer entre tous ces jeunes, un esprit similaire à celui de leurs aînés ». Sont-ils les héritiers artistiques de Nan Goldin, de David Armstrong et de



leurs amis ? Leah Triplett Harrington assure que « *ces artistes, vivants ou morts, ont toujours un message à nous transmettre* ».

Nan Goldin reste fidèle au poste. Elisabeth Lebovici salue son « *courage* » : « *Elle fait partie de ceux qui n'ont pas lâché. Elle continue.* » Sans David, sans Cookie, sans tous les autres. « *Ma tribu est morte* », constate-t-elle. Elle a noué d'autres amitiés, mais n'a jamais retrouvé ce sentiment d'une « *famille choisie, de toutes ces expériences des années 1970 et 1980* ». « *Je n'ai pas eu la chance de vieillir avec mes amis* », dit-elle. Elle travaille jour et nuit dans ses archives. Ses amis de jeunesse « *ont toujours 20, 30, 40 ans* ». Elle produit moins d'images qu'autrefois. « *Je sors parfois mon appareil photo pour photographier le ciel.* »



Planche contact issue des archives de David Armstrong, Massachusetts, années 1970. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ESTATE DE DAVID ARMSTRONG

« Syndrome de Stendhal », Nan Goldin, église Sainte-Blaise, Arles (Bouches-du-Rhône), jusqu'au 5 octobre.

Rétrospective David Armstrong, Fondation LUMA, Arles, à partir du 5 juillet.

